

## DOCUMENT 1 : ITINÉRANCE

En 1987, Année internationale du logement des sans-abri, le FRAPRU qualifiait l'itinérance de pointe de l'iceberg des problèmes de logement. Aujourd'hui, alors que le nombre de ménages locataires mal-logés dépasse le demi-million, celui des personnes condamnées à vivre dans la rue atteint aussi un niveau record dans toutes les grandes villes. Plus de personnes, de tous âges, se retrouvent sans toit.

Montréal, la dernière recension des sans-abri date de 1989. Leur nombre était alors évalué à 15 000 personnes. La prochaine recension démontrera une augmentation de ce nombre. Par exemple, en 1994-1995, plusieurs ressources du Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal ont refusé, faute de place, 50 % plus de personnes que l'année précédente.

### Un problème de logement

La dimension logement est un élément central de la problématique de l'itinérance, tant en terme de cause que de solution. Les personnes qui sont dans la rue s'y retrouvent pour un ensemble de raisons dont plusieurs tournent autour du logement :

- parce qu'elles sont trop pauvres pour avoir accès à un logement ;
- parce qu'en raison de leur situation et de leur apparence, on leur refuse la location de logements, même lorsque ceux-ci sont vacants ;
- parce que, lorsqu'elles ont accès à un logement ou à une chambre, il s'agit bien souvent de taudis ;
- parce que les ressources pour sans-abri sont insuffisantes, que les logements sociaux qui leur sont destinés sont trop rares.

D'autres raisons s'imbriquent dans les causes de l'itinérance : appauvrissement accru des plus démunis, désorganisation des individus, absence de ressources suffisantes entourant la désinstitutionalisation, etc. Le problème de logement constitue une des causes structurelles de l'itinérance.

### Jeunes de la rue

L'augmentation la plus spectaculaire de l'itinérance dans les années quatre-vingt-dix a été celle des jeunes de la rue. À Montréal et encore plus à Québec, leur présence se fait sentir : squeegees, révoltes, etc. L'absence de perspectives de travail, le décrochage scolaire, les coupes à l'assurance-chômage et à l'aide sociale ne cessent de détériorer les conditions de vie des jeunes et d'en amener davantage dans la rue.

Pour se « loger », les stratégies de ces jeunes sont nombreuses : utilisation maximale et en rotation des rares ressources d'hébergement ; déplacement d'une ville à l'autre... Le squat s'est aussi développé. À Montréal, les interventions de la Ville pour diminuer le nombre d'immeubles barricadés et les interventions policières en ont réduit le nombre.

La cohabitation multiple à dix ou douze personnes dans un 4 1/2 est aussi une solution temporaire que le voisinage et le propriétaire tolèrent, tant que le loyer est payé.

**Sans-abri ?**

En 1987, le milieu montréalais de l'itinérance s'entendait sur une définition de sans-abri, à savoir une personne :

- qui n'a pas d'adresse fixe, qui n'a pas l'assurance de logement stable, sécuritaire, pour les soixante jours à venir ;
- qui est à très faible revenu ;
- qui a une accessibilité discriminatoire de la part des services ;
- qui a des problèmes de santé mentale ou d'alcoolisme et/ou de toxicomanie et/ou de désorganisation sociale ;
- qui est dépourvue de groupe d'appartenance stable.

Depuis, les groupes remettent en question certains critères. Le facteur logement n'est pas contesté mais d'autres le sont, comme ceux d'avoir un problème de toxicomanie ou de santé mentale. Ce n'est pas le propre de tous les sans-abri et cela peut être plus une conséquence qu'une cause de l'itinérance.

Le FRAPRU est un regroupement national de lutte pour le droit au logement. Avec plus de quatre-vingts groupes membres dans les différentes régions du Québec, le FRAPRU lutte prioritairement pour le développement de nouveaux logements sociaux: habitations à loyer modique, coopératives d'habitation et autres logements sans but lucratif. Le FRAPRU s'implique plus globalement dans la lutte pour une plus grande répartition de la richesse.

**Source : <http://www.frapru.qc.ca/index.html>  
(Page consultée de 10 octobre 02)**

Frapru  
Front d'action populaire en réaménagement urbain  
1215, rue de la Visitation Local 104  
Montréal (Québec) H2L 3B5  
Téléphone : (514) 522-1010  
Télécopieur : (514) 527-3403  
Courriel : [frapru@cam.org](mailto:frapru@cam.org)  
Site Web : <http://www.frapru.qc.ca>

**DOCUMENT 2 : Décrypter l'itinérance chez les jeunes adultes**

par Sophie Gilbert

**Honnêtement, qu'est-ce qui vous est passé par la tête la dernière fois qu'un jeune vous a demandé 25 cents dans la rue ? Avez-vous pensé qu'il allait utiliser votre argent pour s'acheter de la drogue? Ou avez-vous poursuivi votre route, déculpabilisé ou songeur ?**

De nos jours, l'itinérance chez les jeunes ne peut être passée sous silence : seulement à Montréal, ils seraient environ 3 000 à fréquenter les refuges. Les membres du Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes (GRIJA) ont tenté de comprendre davantage ce phénomène en rencontrant 60 d'entre eux. Les résultats de leur étude interpellent tout le monde, autant les différents paliers d'intervention que l'ensemble de la société. Chacun se sent concerné, ne serait-ce qu'à cause du malaise ressenti au contact de ces jeunes dont les motivations paraissent obscures.

Les différentes études le confirment : nombre d'entre eux ont connu une enfance difficile, empreinte de violence et d'abus. Pour plusieurs, l'itinérance s'est en quelque sorte amorcée en bas âge, sous forme de déplacements répétés de familles d'accueil en centres d'accueil. Mais pour les autres ? Comment expliquer que des jeunes issus de familles apparemment « sans histoire », ayant même parfois commencé des études universitaires, se retrouvent eux aussi en situation précaire, à vivre de la prostitution ou de la vente de drogues, à fréquenter un refuge ?

Écouter ces jeunes, c'est déjà admettre la complexité de leur situation, et supposer qu'il existe bien plus qu'un simple lien de cause à effet entre le milieu familial d'origine et la petite délinquance de l'adolescence. C'est reconnaître des individus dont le développement psychologique a été influencé, comme vous et moi d'ailleurs, par leurs rapports avec l'ensemble de leur famille, y compris la famille élargie.

Étonnamment, on constate que beaucoup d'entre eux partagent les mêmes vulnérabilités, qu'il s'agisse de jeunes dont l'intégrité fut mise en péril par des abus en bas âge ou d'autres dont les parents ont travaillé de façon acharnée pour leur assurer un avenir décent. Mais ces trajectoires de vie divergentes paraissent se croiser en un point, que nous avons nommé « l'idéal ». On sait que le développement de tout enfant passe par la quête de modèles, d'adultes à qui s'identifier. Ainsi se constitue « l'idéal du moi » psychanalytique, ce modèle intériorisé qui permet à chacun de se projeter dans le futur. Au fil de l'existence, cet idéal personnalisé est alimenté par les idéaux collectifs et les valeurs de la société ambiante.

Or l'histoire des jeunes itinérants semble témoigner d'une faille sur ce plan crucial. Comment s'identifier à un père alcoolique et violent? Comment accepter le modèle d'une mère reconnue comme « wonder woman » ? Mais surtout, comment se différencier d'un parent, avec le risque de concrétiser un sentiment de rejet qui plane parfois depuis l'enfance ? Plusieurs l'ont exprimé : « Je l'aime, c'est ma mère, j'en ai juste une... »

Le lien avec les parents est indélébile et ce, en dépit du nombre de familles d'accueil fréquentées, ou quel que soit l'acharnement mis à l'adolescence pour s'affirmer, se dissocier d'adultes dont les valeurs contraignent et parfois rebutent. Pour ces jeunes, il semble que le remaniement identitaire typique de l'adolescence n'aboutisse pas. Sous l'apparente passivité, qui choque justement les passants que nous sommes, se cache

un questionnement incessant. L'itinérance apparaît dès lors comme une manifestation de cette quête; l'un d'eux dit, parlant de son entourage : « Ils n'ont rien pour m'épanouir, pour vraiment dire : c'est impressionnant! »

Tous les moyens sont bons pour trouver celui ou celle qui fera figure de parent fiable, auquel on puisse s'affilier. Un jeune garçon cherchera, par les vols répétés, la provocation de l'autorité sociale, cette figure paternelle de force par excellence qui amène, paradoxalement, la sécurité et le calme... derrière les barreaux. Une jeune fille dont les tentatives de suicide ne se comptent plus, retrouvera la mère attentive dans le personnel hospitalier qui lui prépare régulièrement une civière.

Certains, plus chanceux, ont trouvé un modèle compensatoire en un oncle « idéalisable », une grand-mère maternante, parfois même un étranger. Puis cette personne presque mythique, irremplaçable, a, le plus souvent, disparu de leur histoire de façon dramatique. Elle est morte ou s'est éclipsée. Un reflet pour ces jeunes, semble-t-il, de la fragilité des liens qui, de nos jours, sont remplacés par d'autres valeurs au détriment de l'engagement : l'idéal de l'Indépendance, accompagnée de l'Autosuffisance et de la Réussite sociale. Du reste, le passage de ces adultes dans leur vie aura laissé des traces positives : une estime de soi rehaussée, des valeurs transmises et acceptées. L'avenir paraît alors moins sombre, malgré la persistance de questionnements déchirants. « Je n'ai jamais compris pourquoi ma mère m'a abandonné », avoue un jeune homme, plus de 25 ans après avoir été placé en famille d'accueil.

C'est avec un regard tourné vers le passé que ces jeunes envisagent l'avenir. Mais à défaut de regarder devant soi, on s'enfarge et on tombe. C'est la rechute classique, vécue dans la toxicomanie et dans le retour à la rue. Et quand le champ de vision se réduit à la survie du lendemain, le moindre échec apparaît insurmontable. Pas d'assises sur lesquelles retomber. Pas de fantaisie qui se transforme depuis l'enfance en donnant consistance à un idéal auquel s'accrocher.

La vulnérabilité de ces jeunes est d'autant plus flagrante, qu'ils déduisent de ces liens primitifs leur place dans la société. Qu'elle soit héritée ou attribuée, qu'elle signe leur affiliation ou leur désaffiliation. D'une part, quelques-uns, fidèles au modèle familial, s'inscrivent socialement en marge, allant parfois jusqu'à *flirter* avec le crime organisé. D'autre part, il y a ceux, plus nombreux, auxquels on a attribué une étiquette dès l'enfance. « Trouble-paix » ou « mouton noir de la famille », des appellations qui tombent comme des prédictions et soutiennent l'exclusion. Dans ce cas, depuis la plus tendre enfance, c'est la lutte pour une attention, un investissement inconditionnel qui ne vient pas. Alors l'amour est déduit, à défaut d'être ressenti. « Il disait qu'il nous aimait, mais il ne le faisait pas sentir », se souvient une jeune fille.

Afin de protéger certains enfants, les services sociaux les placeront dans des familles. Dans le pire des cas se revivront les abus; dans le meilleur, il faudra composer avec le manque de place ou l'absence d'un lien privilégié. Il faut dire que ces enfants affichent une attitude ambiguë : ils se protègent violemment des adultes, perçus en bloc comme menaçants, ou encore, ils refusent quiconque se pose comme parent par fidélité envers ceux qui, malgré leurs écarts, demeurent de leur sang.

Dès l'école, l'attribution d'étiquettes : « trouble de comportement », « retrait social », etc., renforce la marginalité de ces jeunes. Les premiers seront expulsés, et les seconds,

ignorés jusqu'à ce qu'ils se révoltent. À l'aube de l'âge adulte, ils aboutiront dans un système où l'on reconnaît davantage le symptôme que l'individu : la toxicomanie, le manque d'emploi, l'absence de logement. Quand les problèmes s'accumulent, c'est la marginalité elle-même qui est cataloguée, puis exclue.

Peut-on créer un espace dans notre société pour répondre à la demande de ces jeunes? « Je crie des alarmes », disait l'un d'eux. Peut-il devenir un modèle, cet oncle visité une fois l'an, ce professeur ou cet intervenant social surchargé qui a aussi ses propres enfants et sa carrière ? Quelle souplesse reste-t-il dans notre société surspécialisée, afin d'éviter les classifications qui stigmatisent ? Autant de questions dont les réponses ne peuvent qu'ébranler le confort lié à certaines prémisses, institutionnelles autant qu'individuelles. Alors, la prochaine fois que vous croiserez un jeune de la rue, pourquoi ne pas lui offrir du temps, quelques mots, un regard où se reflète l'humanité... une place. « Je veux bien croire qu'on est dans la rue, mais on reste quand même des êtres humains! »

**Source: <http://www.acfas.ca/concours/eureka01/gilbert.html>**

(Page consultée le 12 oct.02)